

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 69 (1930)

Heft: 30

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne

Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

ANNONCES { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE PÊCHEUR A LA LIGNE.

UN passionné et un taciturne. Un paisible et un colérique ; capable de toutes les tranquillités et de toutes les tempêtes. Leur complexe caractère se refusant à l'analyse. En un mot : personnage peu ordinaire sous son apparence banale.

J'entends par « pêcheur à la ligne » non pas le pêcheur occasionnel qui va, de temps à autre, se percher sur un bloc au bord du lac, ou sur le mur du quai d'Ouchy pour attraper une friture et la manger en famille ; non ce n'est pas là le pêcheur à la ligne passionnel. Celui-là va à la pêche, pour la pêche elle-même, pour la jouissance qu'il éprouve à suivre sur l'eau la danse significative du bouchon de liège, pour la volupté qu'il ressent à la petite secousse qu'imprime à son fil le poisson qui mord au hameçon. Certes, il s'égaye à la vue d'une prise abondante, mais cette gaîté est secondaire. J'ai même connu deux forcenés pêcheurs qui ne mangeaient jamais de poissons. Leur pêche achevée, ils vous l'abandonnaient sans peine, mais si, « pendant l'action », vous aviez par inadvertance, troublé l'eau ou fait quelque bruit imprudent, mes généreux gaillards eussent été capables de vous ficher à l'eau, très proprement.

Jadis, on représentait volontiers, dans les journaux satiriques illustrés, le type du pêcheur à la ligne sous les traits de M. Prudhomme. Tout le monde connaît cette création géniale du dessinateur Henri Monnier. Il a sa place dans notre souvenir, avec ses cheveux rares à la Titus, son ventre important, son nez majestueux et sa voix caverneuse. « Attaché au Roi et à la gendarmerie royale », prêt à proclamer son attachement « jusqu'à la hache révolutionnaire », la voix qui pleure, lorsqu'il parle de sa « belle patrie », se déclarant, cependant, le fils de la Révolution « dont il réprouve les excès », persuadé que tous les hommes sont égaux et qu'il n'y a « de véritable distinction que la différence qui peut exister entre eux », humanitaire avec affectation, sans cesse occupé de l'espoir d'être enfin, non pas quelqu'un, mais quelque chose ; attendant toujours une occasion de se distinguer, qui ne se présente jamais, M. Joseph Prudhomme est de tous les temps et de tous les pays.

Sa bonhomie — disons sa naïveté — ses manières inoffensives, sa gloriole, tout cela convient assez bien au pêcheur à la ligne. Mais si M. Prudhomme, enrôlé dans la garde nationale est fier de son sabre, s'il jure « de défendre la Constitution avec cette arme, et, au besoin, de la combattre », on est cependant certain que ces rodomontades ne sont pas dangereuses et qu'il n'a pas l'âme d'un héros.

Notre pêcheur n'est point un rodomont, mais il ne supporte pas aisément les circonstances contrariant sa passion. Comme un amoureux, il est jaloux. Comme un joueur, il est supersticiels. Les succès concurrents l'exaspèrent. Il dénigre volontiers les prises du voisin pour exagérer les siennes propres. La truite qu'il ne pêche pas est toujours minuscule, celle qu'il croche pèse double poids.

Et sa place, sa place accoutumée sur le bord de la rivière, du lac ou du ruisseau. Allez la prendre, allez vous y installer, et vous m'en direz des nouvelles.

Je me rappelle une anecdote.

A dix minutes de chez nous, dans le grand district, coulait un ruisseau dans le fond d'un ravin escarpé et sur un lit de molasse tendre. En plusieurs endroits, cette molasse se délitait, et, lorsque les eaux étaient grandes, elles charriaient parfois des blocs détachés, à la place desquels se formaient des baignoires naturelles, caverneuses, de quelques pieds de profondeur et d'une largeur souvent considérable. On y prenait d'excellentes truites.

Or, de temps immémorial, à la saison, un vieux rentier, d'habitudes très pacifiques et que nous appelions l'oncle Abram, venait s'installer là sur un bloc — toujours le même — et y passait sa journée, grignotant du pain et du fromage pour son repas. Un matin, en arrivant, quelle n'est pas sa surprise de trouver son bloc occupé par un inconnu. Il bougonne, mais n'ose se fâcher et va plus loin. Le lendemain, notre rentier arrive de meilleure heure espérant devancer l'accapareur. Amère déception ; l'autre était là. Trois jours durant même scène ; si bien — et pour en finir en trois mots — que le vieux bonhomme s'exaspère, injuria, attaque et que l'afafire finit par un pugilat en règle, lequel amena nos deux gaillards devant la justice de paix, puis devant le tribunal de district.

Nous ne pouvions en croire nos oreilles. La pêche avait changé notre brave homme. C'était le vrai mouton enragé.

Dilemme. — Madame à la bonne. — Justine, rappellez-vous que j'exige de vous deux qualités que je considère comme absolument indispensables : la sincérité et l'obéissance !

— Très bien, mais quand Madame me fait dire à une visite qu'elle est sortie, tandis qu'elle est chez elle, faut-il que j'obéisse (et alors, adieu la sincérité !) ou que je sois sincère... et alors adieu l'obéissance ?

CHEZ LES BELLES-PERDRIX.

TES Belles-Perdrix sont un club de femmes de lettres qui aiment à bien manger. Elles se réunissent de temps en temps pour faire un bon déjeuner où les hommes ne sont pas invités.

Mais si elles savent manger de bonne cuisine, il n'est pas sûr que les Belles-Perdrix sachent la faire. Dans le recueil de recettes qu'elles viennent de publier, on lit en effet ce quatrain :

Je ne sais cuire que les œufs
Et surtout s'ils sont à la coque,
Je les mets dans l'eau, puis m'en moque,
Et s'ils sont durs, eh bien ! tant mieux.

C'est signé Lucie Delarue-Mardrus..

Les Belles-Perdrix racontent aussi des anecdotes, où la gastronomie se mêle à la littérature.

Chez Mme Auberon, où la cuisine était de grand style, la conversation était dirigée tyranniquement par la maîtresse de maison. Un soir, comme Alexandre Dumas qui était à sa droite, ouvrirait la bouche pour prendre la parole, elle l'interrompit et lui dit : « Maître, ce n'est pas votre tour de parler. »

Dumas se tut. Quelques minutes se passent. On finissait les légumes quand la maîtresse de maison, se souvenant tout à coup de son voisin : « Vous disiez, Maître ?... » Et Dumas de répondre : « Je voulais redemander des épinards. »



LE TREI FRARE.

VO z'ai prâo su oüu dere que lè Rapinoz sant de cliaïo dzein que n'attasant pas lè tsin avoué dâi sâocessè. Mâ to cein qu'on a pu vo racontâ n'est rein vis-à-vis de cliaïque qu'on va vo mettre su lo « Conte » de houa, et que l'est arrêvâie ào trei frâre Rapinoz, que l'ant don lo domâino de la « Condemine ».

Vo vo rassovigné que lo dzouveno, Alexis, l'étai parti po lè z'Amériques, ein mil nâo ceint dix-sâ, lâi a dan grand tein. Adon, quand l'a zu fe fortène per delè la granta gollie, l'e revêgnâi ào pâi, coumeint fant ti. Lè dou frâre, lo Féli et lo Siméon, l'atteindiant à la gare. L'ont binstrou reconnu ; mâ Alexis ne recognassâ pas ses frârè. Faut vo dere que l'aviont ti lè dou onna barba de sapeu, que lão décheindâi tant qu'âo bourelhion et qu'on lão vèyâi que lè get. Tot parâi, l'ant fini pè se recognaître et lo voyageu fâ à sè doù frârè :

— Dite-vâi... vo ne portâve pas la barba, dein lo tein... Que cein vâo-te à derè ?

— Mâ, répond lo Siméon, te sâ prâo qu'ein partoint po lè z'Amériques, ein dix-sâ, te no z'a prâ noutron rajâo.

Sami.

CLLIAO TSANCRO D'HOMMO.

T'ETANT trei damès dein lo païlo, que bêvessant dalo thé. Vo pâodâo peinsâ que ne restâvant pas sein batolhî, m'mameint que dévesâvant lè trei en mîmo tein, po pouai tour déblliottâ d'on coup...

Sé racontâvant lão misére : onna serveinta qu'on n'a pas pu gardâ, lo sucre que l'a renchéri, lè z'einfants que vâollant coumandâ, que sé-io ?

Po fini, s'an veniâit à parlâ dè lão z'hommo, qu'êtiant, à lè z'ourâ, dâi peinse-â-rein, dâi tûte sein cervalle...

— M' n'hommo, fasâi madma la menistre, n'è pas fotu la demeindez de sè rappelâ lo sermon que l'a ritoulâ tota la senanna, et tandu que faut dévesâ, ne trovè pequé sè petit papâ et bredouille que cein fâ pedâ de l'ôtre et de lo vêro ; i'è vergogne su mon banc, dévans lo mondo !

— Mon mâidzo, fâ la segonda, quand va vère sè maladè, manquè de râoblîi son chatset à petit z'outi et on est su de lo vêre rarrevâ tot essocliâ à l'hôto, querî sè z'affrè et m'insurtâ po cein que n'è pas sondzî mè mîmo à lè lâi baillî.

— Tot cein n'est rein, dit la fenna dâo commis-voyageur. Figurâ-vo que l'autr'hy, mon hommo, que l'avâi étâ via dâo trei dzo, rentré à l'hotto, mè fâ dei cajolerie, mè pince le djoûte et mè dit : « Mâ, mâ... tè dza vussa quauquè part, ma galêza... Coumeint tè dit-on ? »

Sami.

La bosse de l'histoire. — Le professeur d'histoire. — Quelle fut la première chose que fit Louis XI en montant sur le trône ?

L'élève. — Il s'assit dessus.